

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 50

Artikel: "Pour cause de bonne"
Autor: L.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et comme il sait que la joie rend aimable, il risque quelques mots au sujet des élections prochaines. Il sonde l'électeur, il le palpe moralement ; il le scruté, cherchant son point faible ou sa marotte.

Ainsi, de maison en maison, pendant quelques semaines, il va, montrant un visage de circonstance, prononçant les mots qu'il faut dire, avec l'intonation indispensable et le geste approprié. Et plus le jour fatidique est prochain, plus il accentue ses intentions législatives et sa bonhomie populaire. Baudet n'est point buveur, il n'a aucun goût pour les « établissements », et si de temps à autre, le dimanche, il boit un vermouth ou une « verte », c'est qu'une circonstance inévitable l'y oblige. Or, depuis que ses manœuvres ont débuté, les circonstances inévitables se multiplient. Baudet entre chaque jour à la pinte et se montre généreux ; il offre des demi-litres et des roquilles, et lui, qui ne fume jamais, « se tient des cigares » pour ses invités. Dame ! c'est le moment de pousser à la roue et de manifester hautement ses opinions et ses intentions. Le plus vieux député du cercle parle, dit-on, de décliner une nouvelle candidature et Baudet se sent tout à fait capable de succéder au père Fattebert.

Mais, ici, les difficultés sont multiples : quelle couleur arborer ? Baudet fut toujours un peu sceptique. Or, le scepticisme politique, s'il a des avantages, — la douceur, la tolérance, l'indulgence, — a aussi des dangers. Le peuple n'aime pas beaucoup, à notre époque, ces gens qui ne sont ni chair, ni poisson, et les jeunes électeurs les conspuent volontiers. Baudet ne l'ignore pas et, mieux que personne, il connaît par le nombre et le titre des journaux qu'il distribue, les opinions de Pierre et de Paul. Quarante-neuf *Revue*s, cinq *Gazettes*, onze *Grullis*, un *Nouvelliste*. Ces onze *Grullis* ! comme il voudrait les voir au diable : surtout qu'ils représentent au moins une soixantaine d'électeurs à ménager. Il y a, entre autres, Cailler, le fils de l'entrepreneur, un tout malin, une faconde intarissable et qui entraîne à sa suite tout un groupe remuant et combatif.

Baudet les ménage. Baudet, sans se compromettre, fait mine de les approuver ; il a des phrases toutes clichées sur la société qui n'est pas ce qu'elle « devrait être » ; sur les « inégalités et les injustices » ; sur les « mauvais riches et les accapareurs » ; sur la « jeunesse à laquelle est confié le drapeau du progrès ». Et Baudet s'y prend si bien que pendant une quinzaine les radicaux l'accueillent et les socialistes ne le rebutent pas. Il va plus loin : un journal énumérant les qualités du candidat, le classe, avec son consentement, dans la catégorie des radicaux-socialistes. Baudet, naïf malgré tout, a pensé qu'en réunissant les deux épithètes il contenterait les deux partis.

Hélas ! le jour même radicaux et socialistes font au candidat une mine de croque-mort, si bien que Baudet se voit obligé de faire insérer un démenti dans lequel il s'affirme radical pur et sans tache. Alors, c'est la déception des adversaires, c'est le coup de la candidature improvisée, sans chance aucune de succès, mais qui groupera les voix opposées à Baudet. Puis, c'est la nouvelle foudroyante : Fattebert ne décline rien du tout et se représente devant ses électeurs. Baudet s'exaspère. L'avant-veille et la veille du solennel dimanche, tout le village a défilé dans sa cave et les petits vases sont presque à sec. Madame et mesdemoiselles Baudet qui ont passé leur temps à faire des bricelets et à cuire des saucissons et des boucles de saucisses — tout en maugréant contre ces ivrognes d'hommes — n'ont plus la force de remuer les bras et s'endorment dans les coins. Enfin, dès neuf heures, Baudet qui a loué des chars et des chevaux pour conduire

au chef-lieu du cercle ses électeurs, donne le signal du départ après quelques verres bus à la pinte. Il est joyeux, ou plutôt il est nerveux, il se froite les mains, il bavarde sans relâche, il affecte une gaieté qui cache mal une réelle inquiétude et, parfois, lorsque la possibilité d'un échec lui apparaît, il voit en même temps le chiffre imposant de la note à payer, la figure glaciale de sa femme, les moues peu aimables de ses filles... Mais Baudet chasse ces pénibles visions et il sourit béatement de nouveau, sans cause, à chacun.

Hélas ! malgré les litres, les saucissons, les bricelets, les verres à la cave et à la pinte, les discours, les flatteries, les promesses, les bonnes paroles et le sourire béat, notre Baudet hérite une veste formidable, légendaire... Il rentre penaud au logis pour établir les comptes de l'aventure.

Mais n' imaginez pas que la leçon profite. Non ! Baudet recommencera. Ce mal est incurable.

LE PÈRE GRISE.

On demande un pompier. — Le personnel des grands magasins Bonnard, à Lausanne, ne fut pas peu ébahi de voir arriver, l'autre jour, un pompier en grande tenue et de l'entendre offrir ses services à leurs patrons. Est-ce donc que le feu a pris quelque part dans la maison ? se demandaient déjà les employés.

Non, il n'y avait pas l'ombre d'une alerte, et le brave sauveteur s'était présenté uniquement parce qu'il avait lu dans la *Feuille d'avis* cette petite annonce : « On demande un pompier chez MM. Bonnard frères. » Il ignorait, comme nous-même et comme presque tout le monde, que dans le langage des ateliers de confections, le « pompier » est l'ouvrier tailleur qui fait les retouches.

La société de Belles-Lettres a donné, les 13 et 15 décembre, au Théâtre, ses deux soirées annuelles, devant une salle comble, qui ne lui a pas ménagé ses applaudissements. Nos bellettriers ont enlevé avec un brio remarquable les deux comédies inscrites au programme, *La Conversion d'Alceste*, 1 acte en vers de Courteline, et *Le Gendre de M. Poirier*, la pièce classique par excellence d'Em. Augier et J. Sandeau. Le prologue, par lequel a commencé la représentation, était tout pétillant d'esprit et de verve satirique, et nous avons cru y retrouver une heureuse influence rostinienne. Si nous citons encore le chœur, qui a si vigoureusement rendu hommage au sapin vert traditionnel, nous aurons tout dit de ces agréables soirées.

« Pour cause de bonne. »

Ce jour-là, les diligentes ouvrières de la « Société Dorées » étaient en nombre si restreint, que ces dames s'en demandaient la cause.

Tout d'abord, madame La Coupe, la présidente, donna lecture de plusieurs lettres d'excuses, étonnantes de similitude.

— Hélas oui, mesdames, toujours des ennuis de bonne, des départs subits de bonne, des changements de bonne ; toujours la même vieille histoire.

— Le fait est, dit Mme Dutricot, en accomplissant ce geste familier aux tricoteuses : l'aiguille passée dans la chevelure, le fait est que le malaise dont souffrent tant de maîtresses de maison augmente d'année en année.

— De mois en mois, plutôt, rétorqua Mme Simplette. Bien épargnées sont celles qui, comme moi, savent se passer de ce mal, tenu pour nécessaire, qu'on appelle une servante.

— Ah ! madame, si ces demoiselles vous entendaient, elles protesteraient véhémentement contre une appellation qui les humilie et dont elles ne veulent plus ; à peine tolèrent-elles le vocable de *bonne*.

— Va pour *bonne*, mais encore est-il un *non-sens*, puisqu'il est admis qu'il n'y a plus que

de « mauvaises » bonnes, lanca la jeune Mme Bonmot.

— Oui, et la cause en est peut-être dans le trop de concessions accordées par les maîtresses de maison : augmentation de salaire, heures de liberté, bons traitements ; à tout cela j'ai expérimenté que les domestiques ne répondent que par l'ingratitude, en vous quittant brusquement sans raison valable, ne vous donnant que les huit jours réglementaires.

— C'est vraiment une chose criante, abominable, qui demanderait à être réprimée par une loi.

Ainsi parla Mme Réforme, et avec tant de véhémence que son aiguille se brisa sous l'effort vigoureux du dé.

— Je crois, objecta la doyenne, Mme Expérience, que ce que vous appelez des concessions, a été amené par la force des choses, par cette force irrésistible qu'on appelle l'évolution. Dans le cas particulier, l'évolution a amené un état de crise. Et la crise durera aussi longtemps que le service domestique n'aura pas été mis d'accord avec les idées modernes. Or, les idées modernes convergent toutes vers la plus grande somme de liberté réalisable dans chaque condition sociale. En outre, un souffle égalitaire a pénétré partout. Ceux que hier nous appelions nos domestiques, ont appris à l'école que tous les citoyens sont égaux devant la loi ; puis l'instruction largement répandue ayant affiné certaines intelligences, il en résulte que le travailleur domestique ne veut plus se ravalier en louant ses services à l'année, au mois, pour accomplir une somme de travail non réglementée, et qui laisse la porte ouverte à l'arbitraire du loueur. Les revendications des ouvriers ont prouvé qu'ils cotaient bien haut l'heure de travail. De là les prétentions des domestiques, qui, eux, sont des ouvriers, leurs mécontentements, qui ne tarderont pas à amener une réglementation plus précise, celle des tarifs à l'heure. Ce qui entraînera la disparition du mot *domestique*, qui sera remplacé par le vocable : *employé de ménage*.

— Vous ceci me paraît tout bonnement l'abomination de la désolation, exclama M. Exacte, connue par l'autocratie de son g vnement de l'intérieur.

— Vous vous alarmez à tort, madame Exacte, essayez plutôt d'envisager calmement les conséquences de l'évolution, répliqua la doyenne. Pour cela, veuillez m'accompagner et vous aussi, mesdames, dans un petit voyage anticipé, au pays de nos arrière-neveux.

Possible que tout d'abord vous vous y sentiez quelque peu dépaysées, mais vous vous y ferez et vous ne regretterez pas votre voyage, somme toute.

Donc, nous serons quelque peu surprises en constatant qu'en ces temps futurs, seules les familles riches pourront s'accorder le luxe de domestiques à demeure, et encore leur nombre sera-t-il restreint.

Quant aux bourgeois aisés, ils bénéficieront de tout ce que la science et l'industrie sont en train de créer aujourd'hui, aux fins de faciliter les travaux domestiques.

C'est ainsi que le chauffage central, que dis-je, le chauffage électrique, supprimera les désagréments inhérents à la manipulation du charbon et que l'art de Vatel, lui-même, deviendra de ce fait une occupation attrayante. Puis, voici que la machine à laver la vaisselle fera la besogne de six bras, en épargnant la beauté des mains féminines. Pour les balayages, on aura la machine-ventouse hygiénique, défiant les dangers du microbe. La corvée humiliante du décrochage des chaussures sera monopolisée par des entrepreneurs spéciaux qui, de même que les coiffeurs et barbiers, auront des abonnés. Il y a longtemps qu'au

Etats-Unis on a fait la preuve de l'excellence du système. Le confiseur, le charcutier, le boulanger, auront sans doute des moyens perfectionnés de servir leurs clients avec plus de célérité qu'aujourd'hui.

Oui, nos arrière-neveux sauront se rendre la vie facile, et cela sans servante.

— Eh! bien, moi je ne les envie pas trop, ces favorites de la civilisation, répliqua Mme Bonmot; il est une chose à laquelle vous ne songez pas, madame Expérience, c'est à la tâche écrasante de la mère de famille ou de ses filles, de répondre au coup de sonnette des fournisseurs, coiffeurs, décroisseurs et parqueteurs qui assiègeront la porte d'entrée chaque matin. S'ils remplacent les services d'une bonne, ils feront de nos arrière-neveux des portiers malgré eux.

— Bah! soyez sûre, chère madame, que le progrès trouvera le moyen de supprimer ce petit servage, répliqua l'optimiste Mme Expérience; d'ailleurs je ne prétends pas que les domestiques à demeure auront cessé d'exister. Il y en aura encore pour les privilégiés de dame Fortune.

— Et pour les non privilégiés, que restera-t-il? demanda Mme Juste.

— Mon sens prophétique me les représente comme des gens qui ne sont point malheureux. Les dames, quelque intellectuelles qu'elles soient, paieront de leur activité singulièrement facilitée et abrégée par les progrès modernes, et ne s'en porteront pas plus mal. Déjà nos excellentes écoles ménagères préparent des maîtresses de maison aussi expérimentées qu'actives, économes, cela sans préjudice pour leur sens esthétique. Enfin il y aura, à la portée des gens qui veulent absolument se soustraire à la prose du ménage, des pensions aménagées pour des familles entières, comme celles qui existent depuis longtemps à New York, Boston, Philadelphie, etc.

— Comme vous arrangez bien tout cela, Mme Expérience, et votre optimisme robuste oublie de s'aviser que, pas de ménage: pas de vie de famille, plus d'occasions de s'entr'aider, de se dévouer, plus d'intimité familiale. Etre heureux chez les autres, mais c'est impossible!

— Vrai, j'aime mieux être encore une encroûtée de mon époque que de devenir jamais l'un de mes arrière-neveux, dit Mme Bonmot, en pliant son ouvrage, méthodiquement.

— C'est sans doute, répliqua en souriant Mme Expérience, que pour juger de l'avenir vous restez trop attachée au présent.

L. D.

Commis-voyageurs.

Deux messieurs avaient lié conversation dans l'express.

— Moi, disait l'un, je voyage pour les soies, et, bon an mal an, je me fais mes quatre mille francs, tous frais payés. Mais vous, monsieur, sans indiscretion, vous êtes voyageur, peut-être?

— Oui, je suis voyageur.

— Et pour quelle partie?

— Diable! je ne sais trop si je dois...

— Allons donc!... Gagnez-vous beaucoup?

— Mais oui, passablement.

— Combien à peu près?

— Environ quatre-vingt mille francs par an, selon les affaires.

— Bigre!!! Pour qui voyagez-vous donc?

— Dame, mon cher monsieur, on fait ce qu'on peut; je voyage pour le vol, pour l'assassinat, pour l'empoisonnement; ça dépend des circonstances.

L'interlocuteur devint blême.

— Vous comprenez, continua l'autre, que je me fie à votre discrétion, Soyez sans crainte;

dans mes nombreux démêlés avec la justice, je m'en suis toujours pas trop mal tiré.

Le voyageur en soies, d'abord si bavard, ne soufflait plus mot. Arrivé à la première station, comme il se disposait à descendre, un monsieur très bien mis se présente devant la portière et, se découvrant respectueusement:

— Monsieur l'avocat, dit-il, ma voiture est là qui vous attend.

L'autre s'informe. Il avait eu l'honneur de voyager avec le célèbre avocat X..., qui venait plaider une affaire de meurtre et de vol qualifié.

L'Union chorale et l'Harmonie lausannoise se sont associées pour donner, dans le temple de St-François, jeudi et hier, deux concerts qui ont eu grand succès. Ce succès n'a rien d'étonnant; chacun sait que l'Harmonie lausannoise et l'Union chorale sont deux de nos meilleures sociétés musicales. Leurs nombreux amis eussent, à eux seuls, suffi à remplir le temple.

Le père Paul.

C'était l'été dernier. Un dimanche soir, sur la principale place du village de D..., un groupe de campagnards, au nombre desquels le syndic, devisaient à la fraîcheur. Soudain, au détour du chemin, apparut la silhouette du « père Paul ». La démarche chancelante indiquait qu'il avait plus ou moins égaré sa perpendiculaire au fond de quelques demi-litres. C'était son faible.

— Vous allez voir, nous allons rire un brin, fit le syndic.

Mais d'abord, qui est le « père Paul »?

Disons d'emblée qu'il n'a rien qui puisse légitimer cette appellation de « père », car il a toujours été réfractaire aux idées matrimoniales. Vieux garçon endurci, il ne doit son titre de « père », qu'à son âge et à l'habitude qui fait désigner ainsi toute personne âgée, mariée ou non.

« Le père Paul » est, en outre, ennemi des idées nouvelles; il n'en remplit pas moins ses devoirs civiques avec une ponctualité que bien des jeunes citoyens pourraient prendre pour exemple.

Peu lui suffit pour être heureux; son plus grand bonheur est d'avoir son tabac pour bourrer son brûle-gueule, puis, de temps à autre, quelques sous pour ses petites incartades.

Habituellement, il est peu communicatif et toujours a l'air de se draper dans une indifférente insouciance, qu'il ne prend nulle peine de dissimuler. Son extérieur n'a rien de bien extraordinaire, si ce n'est le débraillage dans lequel il se plaît et l'originalité qu'il apporte dans la manière de se vêtir avec les haillons que veut bien lui octroyer, de temps en temps, la charité publique. Toute sa religion est dans ce précepte de la morale: « Ne faisons pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait ». Aussi on l'aime « le père Paul », malgré son originalité, parce qu'il ne ferait pas, comme on dit, du mal à une mouche.

Dans ses petites ripailles, il devient d'une loquacité toute juvénile, trouvant réponse à tout. Aimant à raconter ses vieux souvenirs, il est fier comme un vieux général lorsqu'il fait le récit, maintes fois répété, de sa campagne de 1847.

Ah! mais il ne peut supporter en aucune manière un reproche à l'égard de ses écarts bachiques. Son indignation éclate, rompant les digues de la plus élémentaire retenue, si on veut lui faire sentir le mauvais côté de son penchant.

Et c'est sur ce point justement que le syndic pensait amuser la société aux dépens du « père Paul », qui s'avancait avec sa flegmatique indifférence.

— Eh! père Paul! Vous ne dites rien aujourd'hui? interpelle le syndic, quand le vieux passe près du groupe. Comment trouvez-vous que je vous trouve?

— Tu as bien du toupet, syndic; tu vas me dire que je suis « rond » peut-être? Eh bien, moi, je te trouve bigrement plat! Adieu syndic! ... le 7 décembre 1905. J. B.

Dé l'édié qu'est ruda forta.

Lai a dé stossé quauqué z'annaié. Dein noutron velazo lai avai onna pernetta qu'on ali dezai la « founinetta » po cein que founinavé per tot; failliâ que satse tot cein que lei avai per l'otô. Sa mère qu'avai adé mau ai deints avai atzeta daô « laudanum » po lé calmâ on bocon, mâ la founinetta la failliü que satse cein que l'ire et lei a demandâ à sa mère.

— Ne té fau jamé essayi d'ein avala, cein té fara mourî, que lai de la villhie.

Quanquâ teims apri, noutra founinetta qu'ire amoureuse d'on cor, que n'a pas volliü dé li, ein est veniaite triste et onna né que plliu-rave ferme, ye va preindre la petite botolhie à sa mère et l'avalé tot d'on coup.

Mé raudzai se n'a pas veri lé ge tot lo drai.

Lou domestico, que ne cognessai pas bin la gramère, ôt parla dé laudanum, n'a rein dé plie pressant d'allâ à la pinte daô Pontet et de dire à la Jenny:

— Craidé-vo que noutra founinetta est morté; l'a bu de l'eau d'anon; né sé pas dé quein l'est, mâ adé est-te que lei est restaie! PIF.

Cognessai-vo Becau?

Monsu lou rédacteu,

Vo no zai raconta, y a quoqué teims, dai réponse que fan lai z'einfants à l'écoula, quel'ein a que sont bin galézé.

Lei a dai iadzo que le nom resté au luron que l'a de lo premi. Yein ai cognu ion qu'on lai a de bin dei z'annaié « pétolou » po cein que l'avai de au régent que les grans dé café resseimbiavon ai pétollés dé tchivrés; on outro que tertzivé dai mots que commeinant per qua lève la main et, tot dzoiaü, de au régent: « coitron ».

Po ein veni à noutron texte lei avai on sourpeliön à quoui lou régent demandavé à la règle dau pluriel *al en aux*:

— Et toi, Marius, quei est le pluriel de bocal?

— Becau, monsieur le régent. Et l'est dinse que Becau lei est resta. LUC.

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

Angleterre et Russie, par Edmond Rossier. — Terre Natale. Roman, par Jeanne Mairet. — Virus et immunité, par le Dr Robert Odier. — Le sionisme diplomatique et le sionisme historique, par Mikhaïl Aelkinasi. — Une visite à la Maison de Victor Hugo, par J. Pictet. — La comtesse Marcella. Nouvelle, par René Morax. (Seconde et dernière partie). — Genève vue par un prêtre italien, par Tony Borel. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome XL.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*:
Place de la Louve, 1, Lausanne

THÉÂTRE. — La troupe de M. Darcourt nous a donné, jeudi, un spectacle très intéressant, *Le secret de Potichinette*, de Wolff. Nos artistes y ont été excellents. Demain, dimanche, nous aurons *La Tour de Nesté*, grand drame historique, et *Les surprises du divorce*, le plus désopilant des vaudevilles. — Jeudi prochain, l'immortel succès: *Madame Sans-Gêne*.

KURSAAL. — Du 15 au 20 courant, les spectacles se composeront d'une comédie-vaudeville de Georges Feydeau, *Amour et Piano*, jouée par MM. Choisy, Borgeaud et Mme Lamballe; de *Max Henry*, malabariste; de *Miss Barbe d'Erry*, danseuse américaine excentrique à transformations; des *Milto-Gibbs*, acrobates excentriques; de *Miss Paganina*, virtuose, qui fera ses adieux samedi soir; de vues inédites au *Vitographe* et d'une opérette d'Offenbach, *La rose de St-Flour*, chantée par MM. Villé, Garçon et Mme Dora.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.